

Ferme assurance : La conception de l'amour chez Pernette du Guillet

Alison Lindsay

Washington University in St. Louis

Undergraduate Submission

Deux grandes traditions influencent la poésie amoureuse de la Renaissance: le pétrarquisme et le néoplatonisme. La première, d'après le modèle de Pétrarque, se fonde sur l'adoration amoureuse dans laquelle un poète masculin loue sa dame distante. L'objet de son amour est toujours absent, et donc, au lieu de l'espérance ou du contentement, le poète exprime sa mélancolie et son déchirement. Quant à la philosophie du néoplatonisme, les deux amants peuvent être ensemble et une relation amoureuse réciproque existe, mais cet amour humain n'est pas le but ultime du poète et de sa dame. Plutôt qu'une satisfaction des désirs charnels, l'amour néoplatonicien est un moyen d'accéder au divin ou suprême « Bien ». Dans ce modèle, l'amour est principalement une relation spirituelle qui sert à révéler aux participants la perfection de Dieu ou d'un Bien parfait à travers son reflet terrestre qu'on trouve dans l'amour. Sur le fond des modèles néoplatoniciens et pétrarquistes de l'amour, la poète Pernette du Guillet invente sa propre conception de l'amour caractérisée par le contentement et l'assurance mutuels. Ces vers, dans la mesure où ils témoignent chez la poète de sa confiance en soi et de sa spiritualité (chrétienne), font éloigner Pernette du Guillet des traditions poétiques de la Renaissance.

Une dame lyonnaise bien éduquée, Pernette du Guillet aurait été familière avec ces deux modèles et aurait eu accès à la poésie d'autres poètes—de l'Antiquité ainsi que de sa propre époque—qui les emploient. Son œuvre, *Rimes*, publiée en 1542,<sup>1</sup> contient plusieurs motifs pétrarquistes et, d'après son interprétation traditionnelle, fonctionne comme une collection de louages de son amant, autre poète lyonnais, Maurice Scève. Un des exemples les plus évidents de l'influence pétrarquiste est la personnification du « Jour » qui représente son amant. À travers ses poèmes, du Guillet contraste la luminosité et la clarté de ce Jour avec les ténèbres et l'obscurité de la nuit, une comparaison qui est à la fois une antithèse typique de la poésie

---

<sup>1</sup> C'est son mari qui a publié sa poésie, un fait qui est assez frappant car la majorité de ses poèmes décrivent une relation amoureuse entre du Guillet et un autre homme.

pétrarquiste et une conception néoplatonicienne de la lumière éclaircissante de l'amour. De plus, tandis qu'elle loue la beauté de son amant dans quelques vers, la narratrice explique que ce n'est pas cette qualité charnelle—qualité si souvent évoquée dans les sonnets pétrarquistes—mais la plus « haute qualité » (Épigramme I)<sup>2</sup> de la vertu qui l'attire : « par sa vertu, qui à l'aymer m'attire / Plus que beauté » (Épig. XVII). La narratrice loue également la grâce et le savoir de son amant, qualités qui, avec la vertu, se rangent, de son point de vue, parmi les qualités les plus attirantes : « De qui tu as la pensée ravie / Par tes vertus, ta grace, et ton sçavoir » (Épig. XIX). L'adoration de ces « hautes » qualités avec les références à « l'amour saint » (Chanson VII) et à « l'esprit celeste » (Épig. IV), évoquent une relation amoureuse qui est plus proche du modèle néoplatonicien que du modèle pétrarquiste, une relation plus spirituelle que charnelle. Cela dit, tandis que les *Rimes* tracent les grands contours du néoplatonisme et, dans une moindre mesure, les antithèses et l'imagerie du pétrarquisme, la conception de l'amour présentée par Pernette du Guillet dans sa poésie ne se conforme pas complètement aux modèles traditionnels.

Pour examiner l'originalité de la conception de l'amour posée par du Guillet, prenons l'élégie intitulée « Parfaite amitié »<sup>3</sup> dans laquelle la poète contraste deux conceptions de l'amour : Amour et Amitié. Dans la première moitié de l'élégie, du Guillet utilise un vocabulaire de fiction pour discréditer l'Amour en le présentant comme une relation fictive et inaccessible :

Quant est d'Amour, je crois que c'est un *songe*,  
 Ou *fiction*, qui se paît de *mensonge*,  
 Tant que celui, qui peut plus faire encroire  
 Sa *grand feintise*, en acquiert plus de gloire.  
 (Élégie I, ll.1-4)

---

<sup>2</sup> Tous les extraits des *Rimes* que j'inclus proviennent de *Complete Poems : A Bilingual Edition*, éditée par Karen Simroth James (Toronto : Iter Inc., 2010).

<sup>3</sup> En 1542, Antoine Héroët a publié un poème à Lyon intitulé « La parfaicte amyé ». On peut comparer son poème à la version de Pernette du Guillet car les deux donnent la parole à une dame pour exprimer sa relation amoureuse en évoquant des thèmes néoplatoniciens.

D'après la caractérisation ci-dessus, ce genre d'amour n'est qu'une façade qui ne produira jamais de contentement durable. Au vu de cette condamnation, il est intéressant de noter que du Guillet utilise le terme traditionnel (l'Amour) pour décrire une conception défavorable de l'amour avant d'utiliser un autre terme (l'Amitié) pour désigner sa nouvelle conception favorable de l'amour qu'elle loue dans la deuxième moitié de l'élégie. Il se peut que son rejet du terme « Amour » indique un départ de la tradition évoquée par la poésie amoureuse de Pétrarque en faveur d'une relation plus stable et gratifiante de l'Amitié. En continuant, la narratrice spécifie que la « Parfaite amitié » produit l'honneur et non pas la gloire fugace qu'elle attribue à l'Amour. De plus, elle s'identifie avec ce genre d'amour en utilisant les pronoms possessifs et en notant sa source divine : « Mais l'amitié, que les Dieux m'ont donnée / Est à l'honneur toute tant adonné » (ll. 15-16). Grâce à la stabilité de sa vertu et au « sain<sup>4</sup> jugement » (ll. 20) sur lesquels l'amour est fondé, la narratrice s'assure que son amant est toujours content et elle-même se réjouit du contentement et de l'assurance mutuels :

Comment il est en ses amours heureux :  
 C'est que de moi tant bien il se contente,  
 Qu'il n'en voudrait espérer autre attente,  
 Que celle-là qui ne finit jamais...

Parquoi, lui sûr de ma ferme assurance,  
 M'assurerai de crainte, et ignorance.

(Élégie I, ll. 26-29, 33-34)

Les sentiments de contentement et d'assurance exprimés dans cette élégie apparaissent partout dans la poésie de Pernette du Guillet. Comme Cathy Yandell le note, le mot « contentement » est utilisé quinze fois dans les quinze premiers épigrammes pour décrire la poète, son amour, et sa

---

<sup>4</sup> Sur le sens du mot *sain* qui est une variante de *saint*, voir la note de Victor E. Graham, *Rymes* (Genève: 1968), 52.

relation (Yandell 119). Cela dit, bien qu'il soit central aux *Rimes*, le contentement n'est pas un thème qu'on trouve ni dans la tradition néoplatonicienne ni dans la tradition pétrarquiste. Comme élucidé par Megan Conway, le thème du contentement représente un départ majeur de ces deux traditions ainsi qu'un point de distinction avec les poètes contemporains de du Guillet, à savoir Maurice Scève et Louise Labé (Conway 150). De ce fait, Conway soutient que l'idée du contentement amoureux est propre à la poésie de Pernette du Guillet et constitue, en ce sens, un aspect important de son identité poétique (Ibid).

Pour comprendre comment le contentement chez du Guillet diverge des traditions pétrarquistes et néoplatoniciennes, examinons l'étymologie du mot et quelques-uns de ses usages. D'abord, l'adjectif « content » est emprunté du mot latin *contentus*, le participe passé adjectif du verbe *continere* qui veut dire « renfermer en soi, contenir ».<sup>5</sup> Quant à son usage à la Renaissance, le nom « contentement » signifie la satisfaction, un sens qui reflète la sécurité et la complétude évoquées par la racine latine, *continere*. Le contentement chez Pernette du Guillet est donc une satisfaction réalisable et stable, plus proche de la sécurité et de la joie stable que de la jouissance de la passion amoureuse. Son contentement, c'est la sérénité de l'amour, comme Megan Conway note : « [the] state of serene happiness to which the lovers aspire and which they can achieve in this life » (Conway 138). Ce thème est central aux poèmes de du Guillet comme on le voit dans l'Épigramme IX qui évoque le réconfort du contentement réciproque : « Dont avec luy ce soulas puis avoir / Que, luy content, je demeure contente » (ll. 9-1). Ces vers expriment la condition de satisfaction et de tranquillité qui aurait été impossible à obtenir dans la tradition pétrarquiste qui demande que l'amant soit absent et distant. La répétition du mot « content », comme verbe puis adverbe, souligne ce départ de la tradition pétrarquiste en faisant

---

<sup>5</sup> Voir l'entrée « CONTENTE » dans le Trésor de la langue française informatisé, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF – CNRS & Université de Lorraine.

référence à la nature réciproque de l'amour chez du Guillet. Pétrarque et ses suivants présentent l'amour d'une perspective—celle de l'amant (l'homme poète) qui se trouve séparé et distant de son objet d'amour (la femme)—tandis que du Guillet parle de la perspective d'une femme qui décrit la réciprocité de l'amour et le contentement mutuel qui l'accompagne. Cela dit, bien que l'amour réciproque est impossible dans le modèle de Pétrarque, le modèle de Platon demande la participation mutuelle des deux amants. OÙ le modèle posé par Pernelle Du Guillet se sépare de la tradition néoplatonicienne est donc l'accès au contentement, et non pas la réciprocité. Ce point est mieux éclairci par une comparaison à la poésie de Maurice Scève qui, comme Pernelle du Guillet, s'inspire du modèle néoplatonicien de l'amour spirituel.

Dans son œuvre majeure, *Délie, objet de plus haute désir*, Scève loue une femme (Délie) qui est largement supposée être Pernelle du Guillet. Les *Rimes* de du Guillet sont donc considérées comme réponse à Scève et on trouve plusieurs indices qui nous amènent à cette conclusion dans les deux œuvres. En plus des références au talent musical de du Guillet dans *Délie* et des références anagrammatiques au nom de Scève dans les *Rimes*, les poèmes partagent des structures et des sujets parallèles qui témoignent de cette relation dialogique. Dans son article « Carpe Diem, Poetic Immortality, and the Gendered Ideology of Time », Cathy Yandell compare le Dizain 136 de *Délie* et l'Épigramme XIII des *Rimes*, deux poèmes construits en forme parallèle qui traitent d'un « Dieu aveuglé ». Yandell constate que le dizain de Délie crée un sens de « temporal contingency », une linéarité de temps limité : « Fais que puissions *aussi long* sentir / Si *doux mourir en vie respirable* » (Yandell 118). Du Guillet, par contre, met l'emphase sur ce que Yandell appelle une conception circulaire du temps qui se focalise sur la réalisation du moment présent et non pas sur la progression temporelle linéaire qui se terminera : « Fais donc aussi, que nous puissions avoir / En nos espritz *contentement durable* » (Yandell 118).

De la même façon, Ann Rosalind Jones note la manière dont Pernette du Guillet se concentre sur les éléments positifs de l'amour et ses représentations—le jour, le soleil, le contentement durable—au lieu de rester dans la moitié négative de l'amour d'après les antithèses pétrarquistes—la nuit, les ténèbres, la souffrance—qui sont plus répandues chez Scève. Par exemple, dans son Épigramme XV, du Guillet joue avec l'oxymore du tourment et du contentement de l'amour :

Pour contenter celui qui me tourmente,  
Chercher ne veulx remede à mon tourment :  
Car, en mon mal voyant qu'il se contente,  
Contente suis de son contentement.

(Épigramme XV)

Comme Jones le note, la répétition des variations du mot « content » éclipse l'influence de « tourment » et laisse les lecteurs avec le côté positif de l'opposition (Jones 142). On a déjà noté comment cette tendance vers la positivité et le contentement de l'amour représente un départ des traditions de la poésie amoureuse et des contemporains comme Scève qui étaient influents à la Renaissance, mais cette tendance distingue Pernette du Guillet d'une de ses contemporaines féminines aussi : Louise Labé.

Composés dans la même ville pendant la même période, les *Sonnets* de Louise Labé sont marqués par une tension et une inconstance qu'on ne trouve pas dans les vers de Pernette du Guillet. Au lieu de la constance, la voix poétique de *Sonnets* parle de sa volatilité : « je vis, je meurs : je me brule et me noy. / J'ay chaut estreme en endurent froidure » (Sonnet 8, ll. 1-2). Loin de la stabilité et de la certitude de la « Parfaite amitié » de du Guillet, Labé déplore qu'« Amour inconstamment me meine » (Sonnet 8, ll. 9). À la différence de Pernette du Guillet, chez Louise Labé, l'amour et ses joies ne sont jamais certains :

Puis, quand je croy ma joy estre certaine

Et estre au haut de mon désire heur  
 Il me remet en mon premier malheur  
 (Sonnet 8, ll. 11-14)

Le contraste entre Labé et du Guillet et leur ton respectif de souffrance ou d'assurance est plus frappant si on considère la similarité de leur condition: les deux étaient des femmes bien éduquées, mariées, d'une classe sociale aisée, qui écrivaient à Lyon pendant la même période et à presque le même âge. Malgré ce contexte similaire, le ton de leurs œuvres poétiques diverge d'une manière importante. Tandis que les *Sonnets* de Labé évoquent la tension et le côté non-résolu de l'amour, les *Rimes* de du Guillet exprime la tranquillité du contentement et de la certitude. Comment expliquer cette différence chez Pernelle du Guillet sinon à cause de son sexe, de ses connaissances poétiques, ou de sa condition de vie ? Dans les paragraphes suivants, je tenterai d'examiner quelques poèmes et vers pour comprendre la source et les expressions de l'assurance particulière à du Guillet.

Pour commencer, prenons le deuxième épigramme des *Rimes* que Colette Winn appelle « Le chant de la nouvelle née » (Winn 207), un poème qui saisit le moment de la naissance de l'identité poétique de Du Guillet. D'autres critiques ont lié ce poème au moment de l'*innamoramento*, le moment où le poète saisit les qualités divines de sa dame. Je propose une autre interprétation: le moment de la création de l'homme. Comme texte de comparaison, on se tournera vers le premier chapitre de la Genèse qui raconte l'épisode biblique. En 1530, le théologien Jacques Lefèvre d'Étaples a publié la première traduction complète de la Bible en français. Il est probable que Pernelle du Guillet a vu ce texte même si elle a pu aussi lire les versions en latin. En comparant son épigramme au récit biblique, on voit des similarités claires. D'abord, l'opposition de la terre et du ciel et la description des ténèbres dissolues par l'apparence



soudaine de la lumière est non simplement une devise pétrarquiste mais une imagerie biblique :

Que Terre, et Ciel elle m'obscurissoit  
 Tant qu'à Midy de discerner figure  
 N'avois pouvoir, qui fort me marrissoit :  
     Mais quand je vis qu el'aube apparoissoit  
 En couleurs mille et diverse, et seraine  
 Je me trouvay de liesse si pleine

(Épigramme II, *Rimes*)

Dieu créa au commencement le ciel et la terre.  
 Et la terre était indisposée et vide, et les ténèbres étaient sus les  
 abîmes, et le vent de Dieu se démenait par-dessus les eaux.  
 Et Dieu dit : Que la lumière soit faite ! Et la lumière fut faite.  
 Et Dieu vit que la lumière était bonne

(Genèse 1, *Sainte Bible*)

Non simplement les descriptions sont parallèles dans leurs oppositions de la terre et du ciel, de l'obscurité et de la lumière, mais l'apparence de la lumière produit la satisfaction dans chaque texte. Dans le poème de du Guillet, cette apparition est accompagnée d'une assonance en « s » qui augmente la beauté sereine de la scène et renforce le thème de la satisfaction et du contentement déjà évoqué par le langage de l'épanouissement—« seraine » et « liesse si pleine ». Dans la scène biblique, l'écrivain note que la lumière plaît à Dieu—« Et Dieu vit que la lumière était bonne ». Quant aux éléments symboliques, la tradition chrétienne ainsi que la tradition néoplatonicienne voient dans l'aube soit la résurrection ou la renaissance soit l'éclaircissement spirituel. Du Guillet mélange ces deux sens dans son aube qui apporte une nouvelle identité poétique (renaissance) à travers un éclaircissement du monde.

Dans son livre « Pernelle du Guillet : l'Heureuse renaissante », Paul Ardouin compare cette même épigramme à un dizain de *Délie*, qui traite aussi de l'aube, pour présenter le but ultime de l'amour néoplatonicien : la révélation du divin. En discutant l'épigramme, Ardouin

note, « les clartés du jour faisant suite aux ténèbres de la nuit sont la preuve de l'existence d'un Dieu qui domine le monde pour l'éclairer et le sauver » (Ardouin 55). Bien que la poète loue son amant dans d'autres poèmes, dans cette épigramme, elle dirige ses louanges vers quelqu'un de plus élevé que même son vertueux amant: « Que commençay louer à *voix haultaine* / *Celuy* qui fit pour moi ce Jour au Monde » (Épigramme II). Le pronom ambigu, « *Celuy* », et l'adjectif « *haultaine* » qui nous oriente vers le ciel, introduisent un troisième personnage dans la relation amoureuse qui existe entre la poète et son amant. Cet être qui fait le Jour est un créateur divin et la poète le loue, au lieu de louer sa création. Comme on l'a noté, d'après la tradition néoplatonicienne, le but ultime de l'amour est un rapprochement au divin, ce qu'Ardouin nomme « L'ascension vers le Royaume de Dieu » (Ardouin 54). Si Pernette du Guillet s'inspire de cette tradition pour sa conception de l'amour, il est probable que la calme assurance et le contentement qui imprègnent sa poésie viennent d'une espérance en Dieu et non simplement de sa relation—même spirituelle—à son amant.

Outre la relation au divin créateur, la deuxième épigramme suggère que la narratrice était créée avant son amant. Contrairement à l'épisode biblique dans lequel Dieu crée Ève d'une côte d'Adam, dans le poème de du Guillet, la narratrice—la femme—est témoin de l'apparition de son amant—l'homme—au monde. Le fait qu'elle est née avant que son amant arrive, suggère qu'elle est une création originale et non pas une copie de l'homme, un fait qui autorise son propre esprit créateur et son originalité dans la poésie. Dans le contexte dialogique des *Rimes*, cette suggestion d'originalité est importante car l'œuvre de du Guillet était largement vue comme une réponse à Scève. Au lieu d'une réplique de ses poèmes, du Guillet déclare sa propre identité poétique à travers une poésie marquée par l'assurance.

Premièrement, en répondant à *Délie* de Scève, du Guillet joue un rôle réservé traditionnellement aux hommes poètes, le rôle d'un amant qui loue sa dame. Être une femme poète qui prend la parole pour louer son amant est déjà une inversion de la tradition pétrarquiste, mais du Guillet va un peu plus loin en suggérant la primauté de la femme. Dans l'Épigramme XXIV, elle déclare, « Sans Dame, Amour ne serait point » une assertion du rôle essentiel de la femme pour l'existence de l'amour. De plus, dans sa Chanson IX et dans plusieurs autres poèmes, elle se positionne elle-même avant son amant à travers l'ordre des pronoms qui communique sa primauté: « *Je suis la Journée / Vous, Amy, le Jour* » (ll. 1-2). Cela dit, à la surface, l'amour chez du Guillet est une relation d'égalité, comme elle l'exprime dans son Épigramme XXVI : « Prenez le cas, que, comme je suis vostre / (Et estre veulx) vous soyez tout à moy » (ll. 1-2). Cependant, dans beaucoup de cas, elle met en question cette égalité à travers des expressions qui soulignent sa primauté, comme noté au-dessus, et sa propre volonté. Par exemple, dans la citation précédente de l'Épigramme XXVI, l'expression entre parenthèse (« Et estre veulx ») souligne l'agence de la poète. C'est à dire, même qu'elle est *de* son amant, cette possession est le résultat de son propre choix. On voit la même stratégie dans l'Épigramme XLVIII :

Non que je vueille oster la liberté  
 A qui né pour estre sur moy maistre ....  
 Mais je vouldrois, pour noz deux cueurs repaistre,  
 Que son vouloir fust joint à mon desir.  
 (ll. 1-2, 7-8)

Bien que du Guillet insiste sur l'unité de l'amour dans les derniers vers, elle commence avec une expression de sa volonté individuelle (« non que je vueille »), laquelle elle répète trois fois dans le poème. Megan Conway note que cette répétition insiste sur le pouvoir de la poète car bien

qu'elle appelle son amant « maître », elle ait le pouvoir de revendiquer sa liberté et de devenir son maître si elle veut (Conway 127).

Pour une femme poète à la Renaissance, l'acte d'écrire en soi était un départ des traditions de la poésie amoureuse. En prenant la plume, du Guillet et ses contemporaines féminines refusent le rôle que les traditions néoplatoniciennes et pétrarquistes ont assigné à la femme. Au lieu d'être l'objet de l'amour, ces femmes prennent la parole comme amante pour exprimer leur propre conception de l'amour. Chez du Guillet, l'amour est une relation spirituelle qui donne aux deux participants un sens du contentement durable sans priver la dame de sa propre autorité. Au même moment qu'elle loue les talents et les vertus de son amant, elle s'éloigne des traditions en exprimant son propre pouvoir et sa primauté dans l'amour. La manière assurée avec laquelle du Guillet constate sa place dans propre relation amoureuse—à son amant ainsi qu'à Dieu—reflète un mouvement plus grand dans le monde littéraire de l'époque : plus de femmes prenaient la plume pour écrire des poèmes, des mémoires, des épîtres et d'autres textes. La confiance et l'assurance présentées par Pernelle du Guillet dans sa poésie sont emblématiques de cette « Renaissance » des femmes, une renaissance qui leur accorde un espace pour créer et s'exprimer à travers l'écriture.

## Bibliographie

- Ardouin, Paul. *Pernette du Guillet : L'heureuse renaissance*. Paris : A.G. Nizet, 1991.
- Conway, Megan Louise. *Pernette du Guillet and the « Rymes » : Imitation and Invention*.  
Ann Arbor, MI : University Microfilms International, 1985.
- Du Guillet, Pernette. *Complete Poems : A Bilingual Edition*, Edité par Karen Simroth James.  
Traduit par Marta Rijn Finch. Toronto : Iter Inc., 2010.
- Du Guillet, Pernette. *Rymes*, Edité par Victor E. Graham. Genève : Librairie Droz, 1968.
- James, Karen Simroth. Editor's Introduction to *Complete Poems : Pernette du Guillet : A Bilingual Edition*, 1-73. Toronto : Iter Inc., 2010.
- Jones, Ann Rosalind. « Assimilation with a Difference: Renaissance Women Poets and Literary Influence. » *Yale French Studies*, no. 62 (1981): 135-53. doi:10.2307/2929897.
- Labé, Louise. *Complete Poetry and Prose : A Bilingual Edition*. Edité par Deborah Lesko Baker.  
Traduit par Annie Finch. Chicago : The University of Chicago Press, 2006.
- Lefèvre d'Étaples, *La Sainte Bible en Francoys translattée selon la pure et entière traduction de Saint Herome*. Antwerp : Martin Lempereur, 1534.
- Scève, Maurice. *Délie : Objet de plus haut vertu*. Édité par E. Parturier. Paris : Hachette, 1916.
- Winn, Colette H. « Le chant de la nouvelle née : les *Rymes* de Pernette du Guillet. » *Poétique* 78 (April 1989), 207-17.
- Yandell, Cathy. « Carpe Diem, Poetic Immorality, and the Gendered Ideology of Time. » In *Renaissance women writers : French Texts, American contexts*, edited by Anne R. Larsen and Colette Winn, 115-129. Detroit : Wayne State University Press, 1994.